

Gabbeh de Mohsen Mahkmalbaf

Philippe Elhem

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1996). Review of [*Gabbeh* de Mohsen Mahkmalbaf]. *24 images*, (83-84), 40–40.

«ultime»: la mort d'un homme. Bien évidemment, il n'y a pas de cause première mais un enchevêtrement de circonstances, de désirs, de rencontres, d'accidents. Le film se clôt comme il s'est ouvert, avec l'enfant, dont les gestes laissent supposer qu'il va prendre la relève ou en tout cas s'inscrire à son tour dans la chaîne infinie des existences, des causes et des effets.

Le film se regarde sans déplaisir, happés que nous sommes par ces percées d'un savoir toujours suspendu et ravies de retrouver des acteurs de renom. Passé le moment de la projection on se demande si cette construction non chronologique n'a pas pour

principal effet (je ne dis pas «fonction») de donner un tant soit peu de consistance à une histoire qui en manque singulièrement. Sur la fragile frontière entre la police et les voyous, je conserve un meilleur souvenir du *Police* de Pialat. D'ailleurs, le motif le plus passionnant qui est brodé ici est celui de la «réversibilité». Familiale d'abord: Ivan est un truand, son frère, Alex, commissaire, mais apparemment plus tordu qu'Ivan. Sexuelle aussi: Juliette (Laurence Côte) est la maîtresse d'Alex et a éveillé une passion saphique chez Marie (Catherine Deneuve). Elle a une silhouette d'homme, qui lui permettra d'échapper aux recherches de la

police, et Alex se livre avec elle aux délices de la sodomie. Que d'ombres! Que d'ombres!

Tout cela aurait peut-être un petit intérêt si l'on pouvait croire un instant que Laurence Côte — excellente actrice au demeurant — soit à même de susciter d'aussi folles passions. Rien, ni son être d'actrice trop frêle, ni son personnage sans étoffe, ne rendent cela tangible. Point alors l'indifférence. Ou le doute d'être passé à côté du film, tant Téchiné a l'art et la manière — certes de préserver des pans de mystère — mais surtout de laisser entendre qu'il en sait toujours plus que nous. ■

JACQUES KERMABON

GABBEH DE MOHSEN MAKHMALBAF

Pour qui serait entré pendant la projection (et donc aurait raté le générique) en ignorant le nom du réalisateur et pour peu que cette personne possède un peu de culture cinématographique, le doute n'aurait été guère permis: le film ne pouvait être qu'un inédit du regretté Sergueï Paradjanov, exhumé avec ce flair qui caractérise le Festival. Eh bien, à vrai dire, ce spectateur se serait gouré (avec des circonstances atténuantes) sur toute la ligne, car *Gabbeh* ne doit rien au génial et défunt Géorgien (en dehors d'une parenté culturelle inévitable),

mais tout au cinéaste Mohsen Makhmalbaf, révélé ici même il y a un an avec des œuvres d'une tout autre nature. Un temps enfant chéri du régime des Mollahs, Makhmalbaf, authentique héros de la révolution iranienne, a pris depuis la large, et de quelle façon! loin des islamistes qui détiennent le pouvoir à Téhéran. Avec ce nouvel opus (le quatorzième en seize ans), c'est carrément au cinéma iranien tel qu'a pu l'incarner un Kiarostami qu'il semble fausser désormais compagnie.

Le «*Gabbeh*» est un tapis persan d'un

type particulier puisqu'il est à la fois tissé par les dernières tribus nomades du pays et que ses motifs sont toujours issus de la réalité quotidienne vécue par ces gens. Mieux même, il reflète directement la vie de la communauté qui le tisse, communauté dont on peut suivre l'histoire récente à travers l'évolution du motif même: mariages, morts, naissances, drames et joies de toutes sortes s'y trouvent consignés comme dans un journal et se traduisent concrètement par l'utilisation d'une couleur précise pour chaque événement. Parti de l'idée de consacrer un documentaire à ces nomades et à leur artisanat, Makhmalbaf est finalement revenu avec un conte poétique né directement du motif d'un tapis, celui que lave à l'eau courante d'un ruisseau (ainsi débute le film) un couple de vieillards. De ce tapis et sortant de l'onde, surgit une femme (d'une beauté rare, soit dit en passant) qui va nous raconter sa triste histoire d'amour. Sans que l'on sache très bien dans quel univers l'on se meut, un pied dans l'onirisme pur, l'autre dans la réalité la plus documentaire, Makhmalbaf nous entraîne dans une symbiose de couleurs où se mélangent, indissociablement, paysages et étoffes en des motifs éclatants qui viennent souligner les formes d'un visage nouveau et raviné à l'image de ces gens rudes ou rehausser l'ambre du profil éclatant d'une jeune fille belle comme un soleil. Sublime... ■



PHILIPPE ELHEM